

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

QUELQUES REFLEXIONS A PROPOS DES CONVERSIONS.

AU CATHOLICISME EN ANGLETERRE.

On se croirait dans la région des merveilles, lorsque l'esprit, se transportant par la pensée sur la scène où se déroulent les destinées de l'Angleterre, il découvre cette Reine de l'Océan en proie à un travail dont le terme ne présage rien moins que son retour à la foi des Alfred et des Edouard. Naguère encore proscrits, livrés à l'exécration publique, à la rigueur des lois, les catholiques n'avaient d'autre retraite dans ce pays que des réduits ténébreux, inaccessibles aux regards farouches de satellites altérés de leur sang. C'est dans ces lieux que le pasteur réunissait ses enfants pour leur rompre un pain trempé de larmes; que, par des paroles de feu, il savait les rendre supérieurs à toutes les calamités qui les environnaient et les disposaient généreusement à la couronne du martyre. Mais ces temps, disons-le à la gloire de la foi, ne sont plus; aujourd'hui que les années ont amené tant de changements dans les idées de la nation anglaise, le catholicisme s'est relevé de la poussière ensanglantée, où il gisait depuis si longtemps, pour porter sa tête avec une noble audace, sans plus appréhender les fureurs d'un rival que la caducité écrase de tout son poids. Fort des victoires qu'il a déjà mille fois remportées sur le fanatisme, il déploie en ce moment, aux regards de ses ennemis devenus ses admirateurs, la magnificence de son culte, la pompe de ses cérémonies. Il semble les défier au combat, et leur offre de se mesurer avec eux sur cette même arène qui fut, dans des temps encore bien rapprochés de nous, le théâtre de ses humiliations et de ses souffrances. Son attitude est devenue, en quelque sorte, menaçante: ses succès incessants ont jeté l'alarme dans l'Établissement. Les chefs spirituels, placés sur ses murs pour veiller à sa garde, frappés de l'agrandissement rapide d'une Église qu'ils n'avaient jusqu'alors considérée que d'un œil de mépris, effrayés de ses victoires passées, et redoutant celles qu'elle prévoit dans l'avenir, se sont portés, comme en masse, sur sa route, pour essayer, sinon d'arrêter, du moins de ralentir la rapidité de sa marche triomphante. Exhortations, prières, menaces, châtimens même, rien qu'ils n'aient tenté, pas de ressorts qu'ils n'aient mis en jeu, pour abattre et détruire un édifice qu'ils voient s'élever sur les ruines de celui dont ils se reconnaissent les faibles et impuissans appuis. En vain écoutent-ils l'ardeur que leur inspire un zèle mensonger: leurs traits, lancés d'une main appesantie par la vieillesse, ne peuvent plus atteindre leur ennemi; repoussés avec force il vont tomber loin de lui. Un jour nouveau ne brille sur l'horizon, que pour lui annoncer de nouvelles victoires et de nouvelles conquêtes qui vont augmenter le nombre de ses possessions. Cette religion, qui autrefois évitait les regards de la protestante Albion, aujourd'hui assise au milieu de ses docteurs, leur fait entendre sa voix, et sa voix est écoutée. Par l'organe de ses valeureux champions, elle fait valoir ses droits; elle exige le redressement des griefs qui entravent encore la rapidité de sa course. Ses pensées sont comprises; ses demandes reçoivent un accueil favorable. Disons-le, et c'est la manifestation de sa grandeur actuelle, le théâtre autrefois de ses ignominies et de ses douleurs est devenu, par l'impérieuse exigence des circonstances, celui de sa gloire et de sa joie.

C'est au temps où de dignes confesseurs de la foi, chassés de leurs foyers par les ennemis du Christ et de son Église, aborderent sur les rives hospitalières de l'Angleterre, qu'il faut remonter, pour saisir les germes de son retour au catholicisme. La nation anglaise, si renommée par sa noble générosité, devenue proverbiale; reçut, avec la plus touchante cordialité, et jusque dans son intimité, ces prêtres héroïques qui, sans éprouver la moindre crainte, avaient contemplé la mort et les tourmens, et qui, pour ne pas forfaire à l'impérieuse loi de la conscience, avaient préféré, sans hésitation, les ennuis et les horreurs de l'exil aux attrayantes perspectives de la grandeur et de la félicité que la patrie s'était plu à dérober devant eux. Elle les vit ces disciples du Sauveur, que la persécution la plus affreuse avait essayé de retenir dans ses roseaux, oublier leurs douleurs, et ne se plus rappeler leurs persécuteurs que pour pousser vers le ciel, en leurs vœux, le cri de la prière, et y faire monter sur les ailes de la charité, l'ardeur des vœux qu'ils formaient pour la prospérité de leur malheureuse patrie. Tôt la plus tendre, douceur la plus inaltérable, désintéressement le plus étendu, telles furent les vertus qu'il fut donné aux Anglais de contempler. Tant de vertus pratiquées si longtemps et avec tant de constance, frappèrent d'étonnement un peuple habitué par ses ministres à ne voir dans les prêtres catholiques que des hypocrites et des monstres, que des ennemis jurés de tout bien. Force lui fut de leur accorder

une vénération qui commandait la pureté d'une vie si belle, jointe au mérite des nombreuses connaissances qui les ornaient.

La vénération s'arrêta d'abord à leurs personnes; mais plus tard, comme entraînée par une puissance irrésistible, elle se porta sur une religion capable d'inspirer de si généreux sentimens, de donner tant de grandeur d'âme. En face de si étonnantes merveilles, des préjugés sucés avec le lait commencent à se dissiper; on rougit presque des noires préventions qu'on avait nourries contre un culte qu'on n'avait vu jusques alors qu'affublé du hideux manteau de la superstition et de l'idolâtrie. Les années qui suivirent ne firent qu'améliorer ces dispositions: elles préparaient les esprits au mouvement qui s'opère aujourd'hui, mouvement dont la portée est vivement saisie par tout œil attentif à suivre la marche de l'esprit humain. Oui, elle a déjà sonné la trompette chargée de réunir les enfants de la dispersion. Déjà elle lui de l'éclat le plus brillant, l'étincelle de la vérité. Et qui le croirait, sans la conviction qu'en fournissent les événemens dont nous sommes tous les jours témoins? le boulevard du protestantisme est devenu l'arsenal où se trempe l'arme qui le doit détruire; Oxford est le foyer-d'où s'échappent incessamment d'éclatans faisceaux de lumière, qui se répandent sur tous les points de l'empire britannique. Oxford, naguère encore, la force et l'espoir de l'Établissement, semble s'être soulevé contre lui. Pusey, Newman, et bien d'autres encore; les maîtres de la science de son sein, se sont constitués les apôtres d'une doctrine dont les succès annoncent, dans un temps plus ou moins rapproché, la ruine totale d'une Église incapable de résister longtemps encore à l'action puissante de la vérité.

A dire vrai, Pusey et Newman ne furent pas toujours sous l'influence religieuse qui les domina plus tard. Ils débutèrent l'un et l'autre par un amour ardent pour l'Église établie, dont ils se proclamaient les défenseurs et les appuis. Mais par le désir de promouvoir ses intérêts, et de l'exalter au-dessus des sectes jalouses qu'elle a enfantées, et qui, dans la suite, rebelles à son enseignement, l'ont délaissée pour se formuler une nouveau symbole, ils voulurent, en remontant vers la source, en pénétrant dans les siècles de l'Église primitive, tâcher d'y découvrir son origine et sa descendance des apôtres. Le sanctuaire ou reposent oubliés et dédaignés les monuments historiques, les ouvrages des auteurs ecclésiastiques, leur est ouvert. La pensée de retirer de ces sources vénérables les titres sacrés sur lesquels l'anglicanisme doit asseoir la légitimité de sa naissance et l'imprescriptibilité de ses droits sur les consciences, stimulant leur curiosité, ils se jettent, avec courage dans une voie inconnue, où ils n'ont d'autres guides à suivre que leurs propres lumières. Nouveaux Argonautes, qu'aiguillonne le désir de découvrir la toison d'or, ils parcourent la mer nouvelle qui vient de s'ouvrir devant eux, à la recherche de la plus belle des fortunes, la vérité, pour laquelle ils se sont passionnés, et qu'ils convoitent de toute leur âme. Ils ahordent des rivages qu'aucun de leurs devanciers n'a foulés; ils entrent dans des routes tortueuses, errent çà et là, au sein des plus épaisses ténèbres. Ils sont inaccessibles au découragement; les obstacles doublent l'activité de leurs recherches. Soudain un voile se soulève à leurs yeux: c'est, à leur pensée, le protestantisme qui va leur sourire. A eux d'en approcher tout brûlants d'espérance. Le voile disparaît en entier, et voilà qu'à leurs regards se reflète la plus pure lumière du catholicisme. Il leur apparaît couronné de ses dogmes, entouré de la majesté de son culte. La doctrine des sacrements, la réalité de la présence du Dieu Sauveur dans le pain eucharistique, la nécessité de la confession sacramentelle et des œuvres expiatoires, l'existence du purgatoire, l'utilité de l'invocation des Saints et de la prière pour les morts. D'autres dogmes catholiques non moins fondamentaux se montrent devant eux avec dix-huit siècles d'existence dont le premier va se rattacher à l'arbre de la croix. Ils ont vu l'antiquité, et l'antiquité leur a montré le catholicisme de nos jours.

Rome qui naguère n'était à leurs yeux que la prostituée de Babel, se revêt à l'instant même, pour eux, du charme de la beauté. Hautement ils la proclament cette mère vénérable dont il est à regretter, disent-ils, qu'on se soit séparé par le schisme; ils la reconnaissent pour la source de la tendresse, de la piété, de la dévotion, et la signalent comme jouissant des plus justes titres à l'admiration, à l'amour, et à la gratitude de tous les chrétiens. La réformation du seizième siècle n'est, à leurs yeux, qu'une inutilité dont le nom n'eût jamais dû sonner aux oreilles de l'Europe. Elle a brillé trop vive à leurs yeux la vérité, pour qu'ils s'en détournent aisément; elle a pris sur leurs cœurs un trop grand empire, pour que jamais ils cèdent à la

crainte de la persécution. Déjà la voix de ces nouveaux apôtres s'est fait entendre, et leurs paroles ont atteint les extrémités du globe. Déjà d'Oxford ont été lancées ces œuvres pétillantes d'esprit et de la vérité, que l'Angleterre lit avec tant d'avidité, et qui, des bords de la région qui les a vues naître, ont volé par tout le continent d'Europe, par toute l'Amérique, et jusques aux bornes mêmes du monde.

Des paroles tombées des lèvres d'un ecclésiastique, qui, l'an dernier, visita cette célèbre université, paroles de vérité que nous nous sommes fait une loi de recueillir, nous ont dévoilé un mystère, dont le mot jusqu'à ce jour avait échappé à toutes les investigations, ou tout au plus, n'a pu se faire que faiblement sentir par les esprits désireux de la saisir. "Oxford, nous a-t-il dit, est incontestablement le centre du mouvement dont l'Angleterre devient de plus en plus le théâtre : c'est là que s'élabore le retour à la foi des anciens, comme disent les universitaires, cette foi qu'ils ont retrouvée et qu'ils ont la franchise de reconnaître dans le sein de l'Eglise Romaine. Introduit par Lady Russell de Londres à l'un des membres les plus distingués de l'un des vingt-trois à vingt-quatre collèges de cet immense établissement, j'ai pu, dans l'intimité dont il a daigné m'honorer, faire une juste appréciation de l'état où les recherches de la science y ont constitué le catholicisme. Invité par une aimable et franche hospitalité, je fus assez heureux pour devenir le commensal de sept gentils-hommes, tous fellow et professeurs renommés de l'université, dont la conversation pleine d'intérêt, jointe à l'expression toujours si touchante de l'hospitalité anglaise, n'a pas peu contribué à me faire connaître tout ce que j'attendais de leur part. Ces hommes de qui une heureuse circonstance venait de me rapprocher, étaient des célébrités, dont les noms, de quelques-uns au moins, ont brillé avec éclat ; le public, en Angleterre, ne saurait reconnaître la réputation que se sont justement acquise par leurs œuvres littéraires, MM. Ward, Oakley et Morris.

C'est avec ces savants et plusieurs autres, tels que MM. Temple et Coffin, qu'il m'a été donné de discourir au long sur le puseyisme et le catholicisme : leurs paroles animées par la vérité dont ils sont si ardemment épris me fit descendre jusqu'au fond de leur âme, où je découvris une pensée forte, une volonté puissante, celle de se détacher tôt ou tard d'une église dont ils ont appris à combattre l'enseignement mensonger. Le catholicisme, ses dogmes et sa théologie prirent la plus grande partie du temps que dura cette nouvel agape ; chacun en exalta les beautés, en prôna la vérité ; l'un d'eux M. Morris, faisait, disait-il, ses délices de l'étude du Père Petau, un autre, M. Ward, aujourd'hui réuni à la foi catholique, s'occupait activement de la lecture des œuvres du P. Suarez. Qui le croirait ? Oxford a vu reparaître dans son sein des pratiques que la fureur protestante en avait chassées, il y a plus de trois siècles ; le signe de la croix y est en honneur du moins auprès de quelques-uns de ses membres ; le bréviaire romain y est repris par un certain nombre d'entre eux ; ce fait je puis l'attester pour M. Morris, qui a bien voulu, pour faire taire mon scepticisme à ce sujet, me montrer celui dont il se sert journellement. La confession auriculaire paraît n'être pas inconnue parmi eux, ainsi que je puis l'augurer d'après ce que la discrétion m'a permis d'en apprendre de leur bouche. Oxford, je dois le confesser, puisque c'est ma conviction, basée sur des faits incontestables, Oxford est placé sur un immense volcan prêt à faire éruption ; la matière ignée s'élabore incessamment dans son sein ; on peut prédire quel en sera le résultat. La masse imposante qui dernièrement, à l'occasion du procès de M. Ward, a épousé sa cause et défendu ses opinions, ne vient-elle pas corroborer ici mes prévisions ?

L'exemple de ce noble partisan de la vérité, à laquelle il a si généreusement sacrifié les intérêts du temps ne restera pas sans imitateurs, comme il n'est pas le premier en ce genre qu'ait donné l'université, avec laquelle il vient de faire à jamais divorce. Déjà ont pris avec lui l'initiative dans la voie du retour MM. Smith, Murray, Douglas, Goodenough, Penny, Parsons, Brook, Bridges, Talbot, Moore Capes, Tickell, Lockhart, Kind, Seager Meyrick, Renoff, Grant, tous ministres ou étudiants de l'université ; à ces noms on pourrait en joindre plusieurs autres, dont la renommée comme hommes de lettres était bien établie à Cambridge et dans les autres collèges dont ils étaient membres. Action non moins puissante qu'admirable de la grâce ! Ces nouveaux enfants de la foi, animés par l'aiguillon de la vérité, dont le flambeau les avait éclairés si vivement et dont l'onction les avait si doucement captivés, n'ont pas craint, en face des plus grands sacrifices, de renoncer à une foi mensongère, et d'embrasser une religion, fille de la croix, qui ne promet et ne donne que peines et privations à ses partisans. Combien d'autres, marchant sur leurs traces, et animés par leur exemple, s'avancent vers la ville éternelle, centre précieux de l'unité catholique ! Qui doute qu'ils n'arrivent enfin à ce rocher immuable autour duquel soufflé la tempête, que les vagues d'une mer en furie battent sans relâche, mais qui, fort de la solidité de sa base, résiste depuis tant de siècles à la rage des flots irrités, soulevés par les passions humaines et la malice de l'enfer ? Combien d'autres encore, en plus grand nombre ; arrêtés jusqu'à ce jour par des vœux d'intérêt personnel, secourront plus tard les chaînes dont ils sentent si vivement la pesanteur et finiront par diriger, à la suite de leurs généreux devanciers, leurs pas vers la chaire du successeur de St. Pierre ! Rome leur sourit ; mais les exigences de Rome les effraient ; ils brûlent d'être inscrits au nombre de ses enfants ; mais la crainte d'être privés des bénéfices de l'établissement les jette dans un état de perplexité, dont ils sentent fort le péril, sans avoir encore le courage de s'y soustraire. Des jours plus heureux, nous l'espérons, se lèveront sur leurs têtes, et la voix de la grâce, qui ne cesse de les appe-

ler, finira par les réunir inévitablement sous l'empire de la vérité.

Le besoin de revenir aux idées catholiques n'est pas senti uniquement par les universitaires ; il travaille puissamment la presque totalité du bas-clergé. Le haut-clergé lui-même n'y est pas étranger. Ces lords spirituels qui, à la naissance des idées nouvelles, froncèrent le sourcil, et jurèrent de les écraser du poids de leur influence ; entraînés eux-mêmes par la force des circonstances et convaincus d'ailleurs de leur vérité, il les proclament aujourd'hui *saints évangeliques*. Tous, à la vérité, ne partagent pas en ce moment les mêmes pensées, mais rien n'empêche de prédire l'identité d'opinion qu'un prochain avenir va indubitablement établir parmi eux. Les chefs ont pris l'initiative : ils ont ouvert la marche ; seront-ils les seuls à parcourir la voie du retour ? Sur leurs pas déjà se sont précipités des milliers pris dans tous les rangs, dans toutes les conditions ; déjà des congrégations entières ont signé l'acte de leur soumission à la foi ; de tous les points de l'Angleterre s'élève le cri de ralliement autour du siège de Pierre ; des millions de cœurs battent du désir de se fondre dans la grande union catholique.

Disons-le, en face de faits si nombreux et si éloquents, l'aurore de la foi brille une seconde fois sur la terre d'Albion ; sa lumière va croissant comme celle de l'astre du jour jusqu'au milieu de sa course. L'enfant qui vient d'entrer dans la vie, n'en aura pas atteint les bornes, qu'il n'ait vu la maîtresse des mers laisser son trident devant la fille du ciel et recevoir ses lois. Dans un avenir bien prochain peut-être la voix de l'unité catholique seule se fera entendre dans les immenses domaines de la glorieuse Albion. Encore quelques lustres, et le règne de l'erreur y aura fait place à celui de la vérité.

Ce n'est pas ici une idée paradoxale que nous émettons ; ce n'est pas la conception d'un esprit dans le travail d'un rêve séduisant et mensonger. En prédisant la réunion future de la Grande-Bretagne à la chaire pontificale, nous avons pour nous des espérances trop bien appuyées pour les croire illusoire ; l'histoire de dix-huit siècles si pleine d'événemens, et tous en preuve de notre assertion, forme la base où elles reposent tranquillement. Un coup d'œil jeté sur les fastes de l'Eglise servira à mieux faire ressortir l'argument que nous allons en tirer à l'appui de notre thèse.

Suite et fin au prochain numéro.

MOUVEMENT RELIGIEUX EN ANGLETERRE.

Le mouvement remarquable qui s'est déclaré dans l'université d'Oxford en faveur du catholicisme, ne paraît pas devoir s'arrêter de si tôt. Nous pouvons ajouter les conversions suivantes à celles qui ont eu lieu récemment dans son sein : M. Wingfield, du collège de Christ Church ; M. Frédéric Neve, du collège d'Oriel ; M. Th. Meyrick, du collège de Corpus-Christi ; M. Ch. Collyns, de Christ-Church, et curé de Sainte-Marie-Madeleine, enfin M. Fr. Oakey, chapelain du collège de Balliol. On peut s'attendre encore à plus d'une conversion dans le même corps.

La lettre suivante, écrite par le célèbre docteur Pusey à un ami qu'il cherche à rassurer, fera mieux connaître toute la gravité de ce mouvement religieux qui pousse vers l'Eglise catholique les esprits les plus éminens de l'Eglise anglicane.

" Mon cher ami,

" En vérité, sa voie est dans la mer, ses sentiers sont dans les grandes eaux et les traces de ses pas nous sont inconnues. Dans un moment comme celui-ci, il semble qu'il n'y a rien de mieux à faire qu'à garder le silence et à s'abstenir de dire même de bonnes choses. C'est réellement un grand mystère que la confiance qu'il (M. Newman) a eue autrefois en notre Eglise, se soit évaporée. Dans notre affliction, il est touchant de porter nos regards sur ce qu'il a été jadis, de penser au dévoûement avec lequel il a travaillé pour notre Eglise, et aux efforts qu'il a faits pour la relever. Il semble que de bons desseins, médités dans l'intérêt de notre Eglise, aient échoué, qu'un instrument suscité pour elle n'ait pas été employé selon la volonté de Dieu, et qu'il ait été en conséquence retiré. Il y a un point faible quelque part. On ne peut s'empêcher de se demander si son extrême sensibilité (de M. Newman) à ce qui est mal, convenait à ces temps de trouble. Ce qui paraît être aux esprits comme le rien chose indispensable des nécessités par lesquelles il nous faut passer et que nous devons subir, était pour lui comme le tranchant d'un glaive. Vous savez de quelle manière ce glaive semblait percer à travers son être. Mais tout cela regarde Dieu ; notre affaire est avec nous-mêmes.

" Je conçois, il y a plusieurs années, la première appréhension de ce qui vient d'arriver, alors que je n'avais aucune autre crainte, en apprenant que l'on priaît pour lui dans un grand nombre d'églises et de maisons religieuses du continent. Quelqu'un me exprima cette crainte en ces termes : " S'ils (les catholiques) prient si ardemment dans ce but, et qu'il soit digne d'être jugé parmi eux un instrument de la gloire de Dieu, dans un moment où il y a chez nous tant d'indifférence et de dégoût, ne se peut-il pas que leurs prières soient entendues ? ne se peut-il pas que nous l'ayons perdu parce qu'il y avait comparativement chez nous si peu d'amour et de prière ? Puisqu'il en est ainsi, et dans cet état critique de notre Eglise, — la crise la plus périlleuse par laquelle elle est passée, — est-ce que la première leçon à tirer de ce fait

ne doit pas être de redoubler d'ardeur dans la prière ? Je puis dire maintenant que les prières pour l'unité et être guidé dans la vérité, mises en circulation parmi nous il y a quelques années, viennent de lui. Est-ce que si l'on avait fait un usage plus constant de ces prières, nous en serions au point où nous nous trouvons aujourd'hui ? Est-ce que cette confusion et ces malheurs auraient fondu sur nous ?

« Cependant, puisque Dieu est encore avec nous, il peut réparer cette perte. Nous ne devons pas chercher à en déguiser la portée. Ceux (les catholiques) qui l'ont gagné connaissent sa valeur. Ce doit nous être une consolation de voir qu'ils l'apprécient. Dans la prison, la affliction où me tenait la prévision éloignée de notre perte, on m'a rapporté les paroles d'un de leurs historiens les plus éminents, avouant qu'ils étaient tout-à-fait incapables de faire face aux maux dont ils étaient accablés, que rien ne pouvait les dissiper, si ce n'est un mouvement qui inoculerait une vie nouvelle dans leur Eglise ; et pour cela, il fixait son attention sur un seul homme, c'était N. Je ne saurais vous dire quelle consolation ces paroles apportèrent à mon esprit. Cela me fit appréhender davantage deux choses : d'abord, que mes craintes ne se réalisassent et qu'il n'obtinât ses fins. Avec nous, il était mis de côté. Occupé de grands ouvrages, et surtout à celui de saint Athanase, ce boulevard contre l'hésésie et l'incrédulité, il faisait à peine plus pour nous que s'ils n'eût pas été avec nous. Notre Eglise n'a pas su l'employer. Depuis qu'il en était ainsi, il semblait qu'une épée tranchante fût tenue dans le sanctuaire, parce qu'il nous manquait une personne capable de la manier. Il y avait là un homme destiné à être un grand instrument de Dieu, propre par toutes ses qualités (dont une amitié de vingt-deux années m'a mis à même de connaître quelque chose) à réaliser de grandes choses pour la restauration de notre Eglise. Et après avoir commencé cette œuvre parmi nous dans la retraite, elle a été retirée de ses mains, et le résultat ne doit pas se produire directement sur notre Eglise. Je ne veux pas dire qu'il sentit cela ou que ce sentiment l'ait influencé. J'en parle seulement comme d'un fait. Il nous a laissés (ainsi qu'il arrive à tous les grands instruments de Dieu) sans se douter de sa valeur. Il s'est séparé de nous pour obéir au sentiment du devoir, sans penser à lui-même et en se livrant tout-à-fait au mains de Dieu. Ce sont-là les hommes que Dieu emploie. Quant à moi, il me semble qu'il ne s'est pas précisément séparé de nous, mais plutôt qu'il a été transplanté dans une autre partie du vignoble, où toute l'énergie de son puissant esprit pourra être employée, tandis qu'elle ne l'était pas chez nous. Qui sait, dans les mystérieux desseins de la Providence divine, quel peut être parmi eux (les catholiques) l'effet produit par la présence d'un homme comme lui ? Vous avez senti, vous aussi, que c'est uniquement ce qu'il y a chez eux et chez nous de contraire à la sainteté qui nous tient séparés. Ce n'est pas contre ce qu'il y a de vrai dans le système romain que se porte la répulsion des personnes religieuses parmi nous, mais seulement contre ce qu'ils ont de mauvais dans leurs pratiques. Rien, dans notre Eglise, n'empêche Rome de nous reconnaître, si ce n'est l'hérésie qui existe plus ou moins dans notre sein. Mais comme, par la grâce de Dieu, chacune des Eglises croit en sainteté, elles arriveront à reconnaître de plus l'Esprit saint de Dieu dans chacune, et l'obstacle qui empêche aujourd'hui l'union des Eglises occidentales s'évanouira. A mesure que la lutte devient plus vive avec l'incrédulité, les Eglises qui ont reçu et transmis la subsistance de la foi, telle qu'elle est déposée dans ses symboles communs, devront se trouver du même côté. Si un membre souffre, les autres membres souffrent avec lui, et de même tous profiteront de l'accroissement de la santé des autres. Les choses ne vont pas comme nous l'aurions désiré ; mais que la volonté de Dieu soit faite ! Il arrive à ses fins par la voie qui, dans sa souveraine sagesse, lui paraît la meilleure. L'événement qui nous afflige pourrait amener de grands résultats, d'autant plus que celui (Newman) destiné à en être l'instrument ne les voit pas pour lui-même. C'est peut-être le plus grand événement arrivé, depuis que la communion des Eglises a été interrompue, qu'un tel homme, ainsi formé dans notre Eglise, produit de l'esprit de Dieu habitant en elle, passe ainsi dans la leur. Si quelque chose doit ouvrir les yeux sur ce qu'il y a de bon en nous et adoucir nos préjugés contre eux, c'est la présence d'un tel homme nourri, et élevé dans notre Eglise, où il a atteint sa maturité, et qui est maintenant passé dans la leur. Si nous avons, par nos méfaits (personnels ou autres), vendu notre frère, Dieu, nous pouvons l'espérer, veut par là conserver la vie.

« C'est sans contredit une lourde affaire pour nous qui restons, lourde pour nous individuellement, en proportion que chacun de nous peut avoir des raisons de craindre d'avoir contribué par ce qu'il y a de mauvais en lui à attirer sur notre Eglise ce rude châtement. Mais tandis que nous deviendrons de plus en plus humbles, sûrement nous ne saurions être repoussés. Les châtements de Dieu sont envoyés dans sa miséricorde. Nous avons vu, ces dernières années, dans notre Eglise, l'œuvre de Dieu sur les âmes. Quant à moi, j'ai, même à présent beaucoup plus d'espérances pour notre Eglise qu'à toute autre période antérieure, beaucoup plus que quand les choses semblaient extérieurement être plus prospères. Il semble que Dieu, dans sa miséricorde, nous laisse apercevoir davantage son travail intérieur, afin que ces témoignages de sa présence nous donnent courage. Il ne nous a pas oubliés, celui qui se montre plus que jamais présent au milieu de nous par les fruits de sainteté, les opérations surnaturelles de sa grâce, la confirmation de la dévotion, le réveil des consciences et la reconnaissance manifestée de la puissance des chefs dont notre Eglise est investie. Ces choses ne sauraient être l'ouvrage d'individus ; elles sont trop étendues et trop puissantes. Nous ne

devons pas rechercher des résultats immédiats l'avenir est dans ses mains ; mais on ne peut pas douter que cette main de notre Dieu, qui s'est étendue sur nous dans les terribles épreuves des trois derniers siècles, ébranlant, soutenant, guidant, châtant tour à tour, et nous donnant aujourd'hui un développement prodigieux, ne soit encore avec nous. Il n'a jamais abandonné ainsi une Eglise. Les dons de la grâce constatent sa sainte présence. Il n'accorde pas la dernière pour retirer la première. Dans l'ordre de la nature, la vie se ranime quelquefois dans l'instant qui précède la mort ; il n'en est pas de même dans l'ordre de la grâce. Les dons de la grâce sont son amour, et celui qu'il aime, il l'aime jusqu'à la fin. La naissance de notre Eglise n'a pas été le résultat des efforts de l'homme. Si une chose m'a frappé, en considérant les dispositions de la Providence dans ces dix dernières années et même durant une période plus étendue, c'est que l'œuvre que Dieu a poursuivie n'est pas celle d'individus, mais de l'Eglise comme corps. La vie s'est ranimée dans l'Eglise. Des personnes sérieuses, à l'étranger, en ont été étonnées et frappées. Ce n'a été ni par l'action ni par les écrits des hommes, mais par l'œuvre du Saint-Esprit, habitant dans notre Eglise, nous enseignant à aimer davantage ses commandements, à nous y conformer plus habituellement, à en tirer un esprit nouveau ; c'est ainsi que cette vie s'est ranimée, répandue et enracinée ; et maintenant, comme vous le savez, cette vie se manifeste sous de plus belles formes qu'auparavant ; elle s'empare plus profondément sur les âmes ; elle met un soin plus diligent à se conformer à son divin modèle et à se purifier par la grâce de Dieu de tout ce qui pourrait lui déplaire. Il n'en fut jamais de même avec un corps qu'il se dispose d'abandonner. Ainsi donc, quelque mystérieux que soient les desseins de la Providence, nous pouvons, en toute sûreté, nous abandonner, nous et notre œuvre, à celui qui nous a aimés jusqu'ici. Celui qui, alors que nous étions insouciants, nous a aimés assez pour nous inspirer le désir de lui plaire ne nous abandonnera sûrement pas, à présent qu'il a fait naître ce désir dans nos cœurs : au milieu de nos infirmités individuelles, ou de nos faiblesses comme corps, désirons de plus en plus vivement sa gloire.

« Qu'il vous console et vous fortifie.

Votre affectionné ami.

Ami de la Religion.

BULLETIN.

Lettres d'Archiprêtre.—Retraite.—Nécrologie.—Nouvelles d'Europe.—Algérie.—Défense des Jésuites contre l'Albion de New-York.

Nous avons reçu trop tard la correspondance signée M. T. C. elle ne pourra paraître qu'au numéro prochain.

BUREAU DU SECRÉTAIRE
du Diocèse de Montréal.

Des lettres d'Archiprêtre, en date du 5 décembre courant, viennent d'être expédiées en faveur de M. François Labelle, curé de la paroisse de Repentigny, en remplacement de M. Viau, V.-G. et ci-devant curé de St. Sulpice. Mêmes lettres sous la même date, en faveur de M. Amable Morin, curé de la paroisse de St. Cyprien, en remplacement de M. Charles LaRocqué, Archiprêtre, ci-devant curé de Ste. Marguerite de Blairfinnie. Mêmes lettres et sous la même date en faveur de M. Etienne Blyth, curé de Ste. Martine de Beauharnais en remplacement de M. Viau, V.-G. et ci-devant curé de St. Clément de Beauharnais.

—Mgr. de Montréal est entré en retraite avec son chapitre lundi soir jour de l'Immaculée Conception.

—Le même jour sur le soir, une bonne Religieuse de l'Hôtel-Dieu de Montréal, du nom de Marie-Anne Beeckwit, âgée de 40 ans, et de dix-neuf de religion terminait sa carrière dans le baiser du Seigneur.

—Nous avons reçu nos derniers journaux d'Europe qui viennent jusqu'au 16 du mois de novembre. On craignait une grande disette en Irlande et en Angleterre par le défaut de la récolte des patates qui forment le pain ordinaire de huit millions d'hommes en Irlande. En Angleterre la moisson des céréales était au-dessous de la médiocre. Il faut donc que le ministère Peel se précautionne contre un danger aussi éminent. Voilà pourquoi, le conseil s'assembles chaque jour, et se sépare sans avoir pris aucune résolution décisive. On prétend cependant que les ports de l'Angleterre seront ouverts à l'importation des grains étrangers, mais particulièrement quand à ce qui regarde ceux de l'Irlande : toute fois, il faut attendre que le cabinet britannique ait pris ses résolutions à cet égard.

Comme il serait trop long de détailler les différentes actions qui se sont passées entre l'armée française et les arabes insurgés, nous ne donnerons qu'un simple abrégé aujourd'hui des événements qui ont eu lieu jusqu'au 25 octobre dernier.

Le général de Bourjolly écrivait le 21 d'octobre au lieutenant-général Lamoricière, que Bou-Maza, avait passé le Chélif avec un parti nombreux de cavalerie, et qu'il s'était dirigé sur Mastagavera. Ayant appris, dit-il,

que la garnison avait fait une sortie et s'était battue avec acharnement toute la journée, je me décidai à me porter sur le théâtre des événements, et je n'étais plus qu'à quatre lieues lorsque j'appris que Bou-Maza informé de ma marche s'était hâté de repasser le Chélif. — Dans une action qui s'engagea entre les troupes commandées par le colonel de St. Armand et les Bani-Ouaghs, peuple très-brave, quoique la force ennemie se composait de 3,000 Kabiles et de 400 chevaux, les arabes furent défaits, avec une perte de 150 hommes : du côté des français six ont été blessés, dont deux amputés et le troisième en mourra.

Dans un rapport du colonel Mellinet Bou-Maza aurait essayé une perte considérable. L'ennemi fut repoussé à trois lieues, et se retira en laissant ses morts sur le terrain.

On lit malgré cela, dans une autre correspondance : "L'agitation continue parmi plusieurs tribus : l'insurrection fait de grands progrès dans la province, presque toutes les tribus ont fait défection : celles de la subdivision d'Oran tiennent encore, mais elles sont fortement travaillées : plusieurs autres de la subdivision de Macara ont suivi le mouvement. Du côté de Saïda les routes sont interceptées. La Yakanbia-entière est en insurrection. M. le colonel Géry était allé avec une colonne de 700 hommes du côté de Siaret. L'état de fermentation dans les tribus de l'Est de la subdivision d'Oran était tel, qu'il pouvait d'un instant à l'autre passer à des actes d'hostilité, et d'un autre côté Oran était entièrement dépourvu de forces.

Le général Cavagnac est avec sa division à Tlemcen, et le lieutenant-général Lamoricière se trouvait à Sidibel, Ableis avec les bataillons qu'il avait amenés d'Alger.

La province d'Alger est tranquille.

Dans notre numéro nous donnerons quelques détails sur l'expédition du maréchal Bugeaud.

— Nous extrayons ce qui suit du *Columbus Times*.

Nous invitons les lecteurs de faire attention à la correspondance du Rév. M. Birmingham sur sa défense de l'ordre des Jésuites. Il est tout-à-fait contraire aux règles que nous nous sommes prescrites d'admettre dans nos colonnes aucune correspondance religieuses. La description historique de la défense de M. Birmingham, nous force de faire une exception à la règle. Outre cela la Société fondée par Ignace de Loyola, portant le nom sublime de Société de Jésus, si distinguée par le grand rôle qu'elle a joué dans les annales de l'histoire, célèbre par les biens immenses qu'elle a faits, par les amis qui l'ont protégée ; puis devenue un objet d'exécration partout, c'est-à-dire en abomination à ses ennemis, cette Société est aujourd'hui l'objet de l'acharnement, ou comme disent ses amis, de la persécution de ses ennemis dans l'Europe chrétienne. Comme ses défenseurs sont en petit nombre dans nos contrées, il est juste que lorsqu'il s'en présente quelqu'un, il lui soit permis de prendre la défense d'une Société autrefois puissante et influente dans le monde, mais maintenant faible et tombant en décadence.

Il ne sera pas sans intérêt pour les nouveaux lecteurs des romans d'Eugène Sue d'en faire connaître la philosophie et le caractère de cette Société célèbre, d'entendre ce qui est dit pour la défense d'un ordre qui a donné naissance à un Rodin.

Aux Editeurs du *Columbus Times*.

Messieurs, — Vous avez inséré dans votre feuille du 3 de septembre dernier, un article tiré de l'*Albion de New-York*, qui a pour titre, *Les Jésuites*. Cette production basse et envenimée, contient une foule de faussetés justement choquantes pour vos lecteurs, et provoquant le dégoût du plus grand nombre de vos concitoyens, à cause des erreurs qu'elle renferme. Je puis dire que dans un sens moral, le corps catholique, est l'image de la forme humaine : si vous frappez un de ses membres, tous les autres ressentent le coup : de même, blessez de vos coups un seul ordre religieux, les "Jésuites" par exemple, ou tout autre, nous le ressentons tous, et ne soyez pas surpris si nous nous plaignons de la douleur qu'il nous cause. Je ne pense pas, messieurs, que vous vouliez de propos délibéré tirer "le petit épée du François Mécréant", et nous infliger un coup moral avec une "malice préméditée," ou que vous fussiez entendus au loin, ce cri de bigoterie, de fanatisme contre nous, ou contre quelqu'autre dénomination chrétienne : non, je pense en conscience, que vous seriez des derniers à le faire. D'après cette conviction j'avertis, que je passerais sans être remarqué à la faveur d'une impression

étrangère que me procureront l'honneur et la liberté de la presse. Voilà pourquoi, je cherche le droit de répondre au dit article consigné dans vos colonnes, et de corriger quelques-unes des principales balourdises qu'il renferme. "Quand on se rappelle, dit-il, que la "Société de Jésus" est répandue par toute l'Angleterre, où elle possède à elle seule dans le Lancashire, trois établissements magnifiques : qu'elle domine despotiquement, au-dessus des sièges épiscopaux de l'Irlande : qu'elle vient d'exciter une révolution en Suisse, où l'on s'est livré des combats sanglants, rien ne peut paraître plus à-propos, et ne peut venir d'une façon plus inattendue que sa suppression en France." — "On ne peut, continue-t-il, trop étudier l'histoire d'une Société semblable." — "Et comme il y en a beaucoup qui lisent trop rapidement pour réfléchir, il faut, que nous leur disions par avance, que le pouvoir que les Jésuites ont exercé, est établi sur le fait : que l'esprit humain se laisse facilement captiver par le mystère, et par l'idée d'une certaine influence qui a quelque chose de surhumain." — Ce que nous venons de citer n'est qu'une petite partie des bévues et des mensonges renfermés dans l'article précité. Le reste des faussetés qu'il contient encore, peut former un fagot furieusement robuste.

Dans les accusations faibles et injustes de l'*Editeur de l'Albion de New-York*, on peut aisément reconnaître le pied fourchu, le sabot de fer du sectaire anglais, avec cet esprit de haine enracinée, anti-irlandais et anti-catholique funeste héritage de ses pères. Il commence par dire : "La Société des Jésuites est répandue par toute l'Angleterre." En cela il dit quelque chose de vrai ; mais d'après cet aveu, que le lecteur lui demande, pour quelle raison le premier ministre les souffre-t-il sous ses yeux, et encore de la part d'un gouvernement protestant ? pourquoi les protège-t-il ainsi que leurs propriétés, "ces magnifiques établissements," dans le libre exercice de leur constitution religieuse ? Certainement Peel ne craint point qu'ils démembreront l'empire, autrement il les chasserait. Pourquoi notre éditeur n'écrit-il pas à son ami sir Robert, et ne le réveille-t-il pas de cette torpeur où il est plongé, à la vue du danger qui le menace ? oh ! non : c'est qu'il aime mieux l'Amérique que l'Angleterre ; et c'est pourquoi il lui donne à-propos cet avertissement "par avance." Etant le premier objet qui soit cher à ses affections nationales, il faut qu'elle reçoive le bienfait de ses premières lectures sur l'histoire des Jésuites : et quoique les gens de ce côté-ci de l'Atlantique "lisent trop vite pour réfléchir," cependant avec son estimable explication "par avance," ils peuvent faire une provision suffisante "d'histoire" anti-catholique pour assortir ses connaissances graves et philosophiques et par là être en garde contre "le gouvernement rusé et perturbateur des Jésuites." — Joignez à cela, que les Américains qui se glorifient de leurs droits égaux pour ce qui regarde la conscience, garantis à tous les citoyens également, eux qui ont secoué le joug de l'hypocrisie anglaise ainsi que les chaînes flétrissantes du gouvernement britannique, doivent être avertis "par avance" de la part du bienveillant éditeur, qu'il leur faut considérer de quelle manière ils doivent traiter les citoyens Américains, Français, Allemands, Irlandais Catholiques ou Jésuites républicains, quel qu'ils soient. Ce sage et désintéressé lecteur devrait pourtant se rappeler que les Américains sont plutôt un peuple qui est toujours sur le qui vive, dont la vigilance s'étend au loin, et capable d'imaginer quels sont les motifs intéressés d'en donner d'avis qui vient s'offrir lui-même. En vérité, il faudrait être bien stupide ou bien aveugle pour ne pas voir à travers un éditeur aussi diaphane.

"Le despotisme des Jésuites, continue-t-il, domine au-dessus "des sièges épiscopaux de l'Irlande." Les évêques et les prêtres irlandais ne sont point Jésuites. Ces prélats, comme notre très-regretté docteur England et ces prêtres, tels que le Rév. John Carroll du Maryland, devenu premier archevêque de Baltimore, qui vinrent avec Chase Francklin et Charles Carroll de Carrollton pour persuader les Canadiens à demeurer neutres pendant notre lutte révolutionnaire, étaient tous patriotes. C'est leur désir et gloire, comme England et Carroll de servir Dieu et leur patrie. Les Jésuites n'ont donc point un pouvoir despotique sur les évêques et les prêtres. Ils forment le pont de l'arrière-garde du corps du clergé. Ce sont eux et non les Jésuites, qui ont appris aux Irlandais par leurs paroles et par leur exemple, à opposer un pouvoir paisible et une résistance morale à un gouvernement odieux et injuste ; à ces Irlandais, que la finesse de Peel et la bravoure de Wellington

n'ont pu soumettre, que l'or de l'Angleterre et ses haïonnettes n'ont pu détruire.

Le très-habile éditeur de l'*Albion* de New-York, qui prévoyait cela, a essayé de détourner les yeux des Irlandais de l'Amérique où ils sont naturalisés et où ils ont juré une haine irréconciliable aux Anglais, pour les porter du côté de l'Irlande, afin de les embrouiller par la vue imaginaire "du despotisme des Jésuites sur les sièges épiscopaux" où il n'a aucune influence quelconque. Les Irlandais en Amérique, regardent l'Angleterre d'un mauvais œil. La plus grande partie sont catholiques. Les missionnaires Jésuites sont les plus distingués, et en même temps, les plus calomniés dans l'Eglise catholique. L'éditeur de l'*Albion* de New-York hisse son pavillon anti-jésuitique afin de pouvoir étendre la persécution contre les Jésuites sur tous les Irlandais catholiques-républicains dans cette contrée. En paralysant ainsi les bras des Irlandais, vous devez concevoir, qu'il a tout bonnement intention de fortifier l'Amérique ! Certainement, cela demande plus qu'une face et un front ordinaires, pour faire voir tant d'effronterie aux dépens de la vérité. A l'exemple de Sinon, il voudrait, avec ses contes dorés, engager le peuple Américain à patroniser sa presse, comme des pauvres Troyens leur faire entrer son cheval de métal dans nos villes:— *Talibus insidiis, perjurique arte Sinonis; creditars, etc.*

Suite au prochain numéro.

Errata.—Dans le dernier numéro page 742, ligne 22, au lieu de M. Donnellon, lisez : M. Langdon.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—Le Saint-Père est allé visiter, le 9 octobre dernier, la basilique de Saint-Jean-de-Latran où il a été reçu par le chapitre. Sa Sainteté a d'abord adoré le très-saint Sacrement et a vénéré ensuite les précieuses reliques des têtes des deux apôtres saint Pierre et saint Paul.

En sortant de la basilique, le Pape s'est rendu au palais de Latran pour y visiter les travaux du beau musée qui s'y forme sous ses auspices et qui doit porter son nom. Les magnifiques chefs-d'œuvre de l'art antique qui y sont déjà réunis ont été classés avec beaucoup d'intelligence par M. de Fabris, directeur des Musées pontificaux, à qui le Saint-Père en a exprimé sa haute satisfaction. Sa Sainteté n'a pas voulu passer si près de l'hospice *ad sancta sanctorum* sans y porter, par sa présence quelque consolation aux malades. Elle y a été reçue par le cardinal Mezzofanti, protecteur et visiteur apostolique de ce pieux établissement : elle a donné sa bénédiction aux malades et admis au baise-main le pied les religieuses et les infirmiers attachés au service de l'hospice. En retournant au Quirinal, le Saint-Père a fait encore une visite au couvent de la Purification.

Dans la journée du 11, le Pape visita pareillement la basilique de Sainte-Marie-Majeure, et y remplit les mêmes actes de pieuse dévotion. Dans le cours de cette visite, S. S. daigna s'arrêter quelques moments chez les religieuses Camaldules et chez les Filles du Calvaire. Enfin, le 18, en retournant au Vatican pour y fixer sa résidence d'hiver, le souverain Pontife entra dans la basilique de Saint-Pierre et y demeura long-temps en prière devant le saint Sacrement, puis à l'autel de la sainte Vierge et au tombeau des bienheureux apôtres.

Nous rendrons compte dans notre prochain numéro d'une excursion que le Pape a faite le 25 octobre à Castel-Portiano. *Ami de la Religion.*

Sa Sainteté le Pape Grégoire XVI vient de faire expédier 10,000 thalers aux malheureux qui ont éprouvé des pertes dans l'incendie désastreux de la ville de Smyrne.

FRANCE.

—Le zèle et les efforts des évêques de France contre les enseignements et les livres corrupteurs de la foi et des mœurs, scandalisent les défenseurs de l'Université ; à les entendre, ce serait seulement dans notre pays que les évêques catholiques s'avisent de s'inquiéter de l'éducation de la jeunesse et de prendre toutes les mesures qui sont en leur pouvoir pour obtenir que des écoles d'impiété ne pervertissent pas les nouvelles générations. On pourrait renvoyer nos professeurs au témoignage de l'histoire mais ils ont trop à faire pour avoir le temps de la consulter. Citons leur seulement aujourd'hui deux canons d'un concile tenu dans une contrée qu'ils vantaient eux-mêmes comme la patrie de la vraie liberté. Voici ce qu'on écrit décrété, en 1829, les évêques catholiques des Etats-Unis, dans le premier concile de Baltimore, dont les décisions ont été approuvées et confirmées par le Saint-Siège :

"Attendant qu'un grand nombre de jeunes gens nés de parents catholiques, surtout dans la classe pauvre, ont été et sont encore exposés, en beaucoup de lieux de cette province, à un grand péril de perdre la foi, ou à la corruption de leurs mœurs, par suite de la disette de maîtres à qui l'on puisse sûrement confier une charge aussi importante, nous jugeons tout-à-fait nécessaire d'établir des écoles dans lesquelles les jeunes gens soient instruits des principes de la foi et des mœurs, en même temps qu'ils recevront l'enseignement littéraire.

"Comme il n'est pas rare de rencontrer dans les livres qui, la plupart du

temps, sont employés dans les écoles, beaucoup de choses qui attaquent les principes de notre foi, une exposition fautive de nos dogmes, et jusqu'à la falsification des faits historiques en religion, la véritable éducation de la jeunesse et l'honneur même des Etats-Unis d'Amérique demandent qu'il soit apporté quelque remède à un si grand mal. Par ce motif, nous ordonnons qu'il soit publié au plutôt, pour l'usage des écoles, des livres complètement purgés d'erreurs, approuvés par les évêques, et qui ne contiennent rien qui puisse exciter contre la foi catholique de la haine ou de l'envie."

Le mal que les évêques catholiques signalaient aux Etats-Unis en 1829, les évêques catholiques le signalaient en France avec une persévérante énergie depuis bien des années ; mais moins heureux que leurs vénérables frères d'Amérique, ils ne peuvent apporter de remède à un si grand mal. Aux Etats-Unis les évêques peuvent se réunir en concile, ouvrir des écoles, approuver ou rejeter les livres qui doivent servir à l'enseignement de la jeunesse catholique ; en France, les conciles sont interdits aux évêques, il est défendu de se concerter même par écrit, l'érection d'une école serait de leur part considérée comme un acte d'usurpation, et des livres que leur autorité flétrit sont imposés aux fils des familles chrétiennes. Aux Etats-Unis les évêques sont libres, en France ils ne le sont point.

Pour mieux sentir le contraste, qu'on relise d'un bout à l'autre les canons du premier concile de Baltimore ; rien ne peut mieux faire comprendre à quel degré de servitude nous sommes tombés que le spectacle de cette jeune Eglise marchant dans sa force et dans sa liberté. *Univers.*

ORIENT.

—De nouvelles explications sont données par la *Gazette d'Augsbourg* sur les négociations de M. de Bourqueney avec la Porte. Tout ce qu'il aurait pu obtenir serait la faculté, pour les religieux catholiques du Liban, de demeurer dans leurs établissements, mais avec une garnison turque. Il paraît qu'ils n'ont pas fait grand fonds sur cette protection, car on annonce aujourd'hui que les Lazaristes et les religieux qui étaient dans la montagne, sont arrivés à Beyrouth. La Porte promet, à la vérité, une indemnité pour les pertes éprouvées dans les couvens français de Soline et d'Abeza ; mais on sait ce que sont les promesses l'indemnité du gouvernement turc. *Ami de la Religion.*

NOUVELLES POLITIQUES

CANADA.

Education.—Malgré les difficultés sans nombre de l'opposition que la nouvelle loi d'éducation a rencontrées presque partout à son début, elle est généralement en opération effective aujourd'hui. Tous les jours nous avons le plaisir d'apprendre que les habitans, comprenant mieux les dispositions bienveillantes de cette loi, se conforment volontiers à ce qu'elle exige d'eux pour le bien de leurs propres enfans. De sorte que, comptant, pour son exécution, sur la fermeté du parlement et sur celles des autorités locales, nous avons raison d'en espérer les résultats les plus heureux et les plus satisfaisants pour tous. D'abord, on a généralement eu recours à la souscription volontaire pour former la somme voulue par la loi ; mais l'expérience a prouvé que la cotisation est le meilleur moyen de la faire, et nous entendons dire qu'on a intention de l'adopter l'an prochain, même dans les localités où la souscription volontaire a bien réussi. Cependant, il est des paroisses dont les habitans, encore malheureusement sous l'influence de forts préjugés, avaient besoin d'explications plus particulières, et données, pour ainsi dire, à domicile, et M. le Surintendant n'a pas reculé devant cette tâche pénible à remplir dans la plus mauvaise saison de l'année. Il a fait dans le district de Québec une visite de plus d'un mois, dont il est de retour depuis jeudi dernier. Nous apprenons que partout il s'est adressé aux habitans assemblés, auxquels il a donné les explications qui demandaient les circonstances, et l'interprétation la plus libérale à la loi des écoles, pour l'opération de laquelle il a indiqué les moyens les plus faciles. Espérons que les habitans des paroisses qu'il a visitées s'empresseront de mettre en pratique ses bons avis dans l'accomplissement de leur devoir envers leurs propres enfans, et que ses enfans, et que ses nouveaux efforts seront suivis du succès attendu. La chose dépendra, en grande partie, du zèle et de la coopération des amis de l'éducation qui, certes, ne manquent pas dans chaque paroisse. Les membres de notre vertueux clergé surtout, font en général, des sacrifices et des efforts dignes de tout éloge. Avec de semblables auxiliaires, M. le Surintendant ne peut manquer de faire faire, tous les jours, de nouveaux progrès à l'acte d'éducation, dont l'opération est très facile lorsque les contribuables sont bien disposés, et unissent leurs moyens et leur influence pour en atteindre le but. *Mimerve.*

—Nous trouvons très-à-propos sur le numéro du *Canadien* en date du 5 du courant des réflexions au sujet de la chute de l'*Aurore*, et de celle qui menaçait les *Mélanges*. Nous étions pour en insérer de nouvelles que nous avions déjà fait publier, mais l'éditeur du *Canadien* nous a prevenus ; nous pourrions seulement ajouter que la population anglaise qui ne forme qu'un tiers de celle de Montréal, entretient huit journaux, tandis que les deux tiers qui sont Canadiens, n'en peuvent soutenir que la moitié ; Je laisse à d'autres de résoudre cette question.

—M. F. Cinq-Mars, propriétaire de l'*Aurore des Canadas*, annonce, dans le dernier numéro de ce journal, qu'il est forcé d'en discontinuer la publi-

cation pour des raisons toutes particulières." Les *Mélanges* ont aussi annoncé qu'ils cesseraient de paraître à la fin du présent mois. Ces deux journaux étaient les seuls paraissant trois fois la semaine qui se publiassent à Montréal en français. Il ne reste plus que la *Minerve* paraissant deux fois, et la *Revue Canadienne* paraissant une fois la semaine, tandis qu'il se publie dans la même ville sept ou huit journaux anglais paraissant la plupart quotidiennement en été et deux ou trois fois la semaine en hiver. S'il fallait en juger par le nombre de publications qu'elle soutient dans les deux langues, respectivement, la nouvelle Capitale du Canada serait déjà une ville anglaise aux trois quarts et plus.

Nous regretterions moins la disparition de l'*Aurore* si sa lumière était éclipsée par celle d'un soleil levant, ou si les journaux qui lui survivent profitaient des sages conseils qu'avant de s'éteindre elle adressât à eux et à leurs abonnés.

La *Minerve* exprime l'espoir que des mesures seront adoptées, par les membres du clergé surtout, pour assurer la continuation des *Mélanges*, et à cette occasion elle énumère ainsi les journaux favorisés jusqu'à ce jour dans le Bas-Canada, et dont la plupart sont tombés, suivant elle, par l'indifférence du public et la négligence des abonnés.

"Depuis 1764 à 1810 onze journaux ont été fondés dans le Bas-Canada. Sur ces onze publications trois seulement ont été continuées sans interruption jusqu'à nos jours: La *Gazette de Québec* fondée en 1764; le *Mercury* en 1806 et le *Herald* en 1809. Nous ne mettons pas du nombre, le *Canadien* qui, fondé en 1806, fut arrêté et persécuté par le gouverneur Craig en 1810. On sait que la publication de cette feuille fut interrompue jusqu'à 1818, puis reprise, et abandonnée jusqu'à 1829 que le *Canadien* reparut de nouveau sous la direction du présent propriétaire. De 1810 à 1837, pas moins de soixante et six journaux ont été fondés dans le Bas-Canada, dont 27 étaient publiés en langue française, et 39 en langue anglaise. Sur ces 66 publications il n'en existe que cinq maintenant; la *Gazette officielle de Québec*, la *Minerve*, le *Morning Courier*, le *Transcript* et le *Montréal Gazette* qui fut commencé en 1778 par Fleury Mesplet, sous le titre de "Gazette littéraire de Montréal." mais dont la publication a été interrompue plusieurs fois, puis reprise en langue anglaise vers 1820 sous le titre qu'elle porte aujourd'hui,

"Nous n'avons pas sous les yeux le tableau complet de toutes les feuilles qui ont été fondées depuis 1838 jusqu'à aujourd'hui, mais nous pouvons sans exagérer en porter le nombre à quarante. Oui, quarante journaux ont pris naissance en huit ans, et il est facile de s'assurer combien il en existe maintenant! Un bien petit nombre de ces feuilles ont survécu aux difficultés, aux misères qu'éprouvent le journalisme en Canada." *Canadien.*

—Les canots qui devaient partir mardi, à la suite de M. Brady, de la police, pour aller au secours des bâtiments, qu'on disait pris dans les glaces en bas, et exposés à périr avec leurs équipages, n'ont pu laisser la Pointe Lévi qu'hier matin, et par terre, traînés par des chevaux.

Mgr. l'Archevêque, ému à la nouvelle de la position périlleuse de ces bâtiments s'est empressé d'envoyer une circulaire à MM. les curés des différentes paroisses d'en bas, les exhortant à tout mettre en œuvre pour sauver et secourir les malheureux équipages. Le commerce, aussi bien que l'humanité, ne pourra que lui savoir gré de cette sollicitude et de cet empressement.

M. Laurent Tremblay, pilote n^o 2, est arrivé ce matin du Bic, où après avoir laissé le bâtiment qu'il pilotait, il a été deux jours avant de pouvoir débarquer du côté sud du fleuve. Il rapporte qu'il a fait un temps horrible en bas, et qu'il a vu en montant deux bâtiments au Cap-au-Diable, deux à l'Île-aux-Oies, échoués; six ou sept qui montaient et descendaient avec la marée, parmi les glaces; et on lui a dit qu'il y en avait un qui était coulé à fond et dont on ne voyait que la mâture. Il faisait un temps tel qu'il a été impossible à M. Tremblay de voir d'un côté à l'autre du fleuve. *Idem.*

Clôture de la Navigation.—Le dernier bâtiment en partance, le *Laurel* a fait voile samedi matin avec un vent favorable.

Le postillon qui a apporté la malle d'Halifax hier matin rapporte qu'il a vu trois vaisseaux vis-à-vis de l'Îlet; le vent était sud. Il a aussi vu douze ou treize vaisseaux entre Saint-Thomas et la Grosse-Île; il y avait beaucoup de glaces flottantes et bien peu de vent. Nous apprenons depuis que trois de ces vaisseaux ont relâché à la Grosse-Île.

Hier matin le port de Québec était couvert de glaces flottantes de l'épaisseur de deux ou trois pouces.

Le *Charlevoix*, dernier bateau à vapeur, est arrivé samedi soir, vers onze heures, avec une berge chargée d'orge et une goëlette appartenant à Halifax. C'est avec beaucoup de difficulté qu'il a passé le Richelieu. Il s'est mis en hivernement près du chantier de M. George Black où il doit décharger sa cargaison; sa berge va décharger au Cut-de-Sac, où la goëlette s'est aussi mise en hivernement.

Le *North America* est arrivé dans la nuit de vendredi à samedi, avec une berge chargée de farine, qui est maintenant au Cut-de-Sac. Le *North America* est reparti immédiatement pour Sorel.

Le Peuple.—On dit qu'il va être bâti cet hiver, pour la Ligne du

Peuple, un autre bateau à vapeur beaucoup plus long que le *Québec*. On dit aussi que la compagnie a acheté le bateau à vapeur *Princess Victoria*. Le *Québec*, le *Rowland Hill*, le *Charlevoix* hivernent à Québec. *Idem.*

Journaux.—Il existe aux Etats-Unis quinze cent cinquante cinq journaux

et publications périodiques, et l'on n'en compte que dix-huit cent quatre vingt onze dans le reste du monde. *Idem.*

—Les *Orangistes* ont publié une adresse aux protestants de l'Empire, britannique où ils se plaignent de ce que le gouvernement actuel a doté à perpétuité le collège catholique de Maynouth, et soutient le système actuel d'éducation nationale en Irlande, en même temps qu'il n'accorde aucune aide au clergé de l'église établie pour soutenir ses propres écoles. *Idem.*

Blé Américain.—On estime approximativement à cent vingt cinq millions de boisseau anglais la quantité de blé-froment récolté aux Etats-Unis cette année; c'est 22,000,000 de plus que dans aucune année précédente. *Idem.*

—La compagnie du chemin de fer du Champlain et du St. Laurent s'est décidée à faire construire un autre steamer en fer, pour la traverse de Lachine, qui sera prêt pour la prochaine saison; en outre, on se propose de faire au printemps des améliorations considérables sur le chemin en question. *Journal de Québec.*

—On nous dit que dans les routes, il est tombé, depuis dimanche, pas moins de 8 pieds de neige, et que dans certains endroits la terre est à nu. C'est pourquoi, sans doute, que la malle de Montréal de ce matin, n'est pas encore arrivée à 4 heures cet après-midi. *Idem.*

ANGLETERRE.

—Le bruit court, dans les cercles politiques les mieux informés, que sir Robert Peel, franchissant d'un seul pas l'intervalle qui le séparait encore de lord John Russell et des whigs, se proposerait d'appliquer sans restriction, dans le prochain Parlement, le système dont il a fait l'essai pendant la dernière session, et de faire marcher de front les principes du *free trade* et de l'*anti-corn law league*, qui se complètent l'un par l'autre. Ainsi le ministre viendrait, dès le début de la session, offrir aux intérêts manufacturiers l'espèce de transaction suivante: "Si nous consentons à admettre dans le Royaume-Uni les blés étrangers en franchise de droit ou du moins à un droit purement nominal, les fabricants du Royaume-Uni laisseront-ils, en échange, entrer librement les produits manufacturés à l'étranger?" *Univers.*

IRLANDE.

—L'association du *repeal* a tenu à Dublin, le 20 courant, son meeting hebdomadaire. Le seul passage à remarquer dans le discours prononcé à cette occasion par O'Connell est celui qui a trait à l'érection d'une statue de Cromwell dans l'enceinte du nouveau Parlement: "Le comité des beaux-arts, s'est écrié le libérateur, aurait pu épargner cette insulte à l'Irlande. Si de l'autre côté de l'eau ils ont une statue de Cromwell, de ce côté-ci ils auront la représentation de ses actes, et nous ferons exposer ces peintures qui retraceront son expédition sanguinaire à Drogheda, Wexford et autre lieu!" *Univers.*

—Une découverte intéressante a été faite, il y a peu de temps, dans la commune de Fontaine, aux environs de l'endroit dit la Haute-Borne, dans le département de la Haute-Marne. En creusant un puits au milieu des champs, on a trouvé un aqueduc souterrain d'une construction très-curieuse; et qui, d'après l'opinion unanime des archéologues, est l'ouvrage des Romains. M. Romieu, préfet du département, prévenu de cette découverte, s'est rendu sur les lieux, et, après un examen attentif, il s'est convaincu de l'intérêt que présentait pour la science cette construction des temps anciens. Sur sa demande, le conseil-général a voté la somme nécessaire pour opérer les fouilles, et bientôt, grâce à ses soins, ce beau travail aura été exploré et mis à découvert sur une longueur importante. *Idem.*

CHARLES ET GEORGE.

On se rit de la simplicité du juste. C'est une lampe que les riches regardent avec mépris, mais qui brillera en son temps. (Job.)

Au retour du général, tout prit un aspect différent. Son père lui dit: "Mon fils, voilà notre bon curé, notre vieil ami.—Monsieur le curé, j'ai l'honneur de vous saluer.—Veuillez recevoir, général, mes félicitations sur...—Voulez-vous bien me dire si le comte de Verneuil est à son château?—Il vient d'en partir... Je vois avec grand plaisir que vos nobles travaux n'ont point altéré votre santé, et que...—Verneuil est-il à vendre?—peut-être, monsieur; nous serions charmés de vous...—Les propriétés sont-elles chères ici?—Très-chères."

M. Vernon, blessé de la manière sèche et impolie dont Charles accueillait le curé, lui dit avec vivacité: "Si tu as quelques renseignements à demander à M. le curé, tu pourras les obtenir demain de son obligeance quand tu iras lui présenter ton respect." Un sourire de mépris effleura les lèvres du général, qui se mit à jouer avec le chien de la ferme. Cette impertinence philosophique fut aperçue de M. Vernon, qui en tressaillit de douleur. "Ah! pourquoi, pensa-t-il, ne suis-je pas mort avant d'avoir vu mon fils défier la foi de ses pères! Je ne le sens que trop, ce mépris qu'il affecte pour le curé, ce n'est pas l'homme qui le lui inspire, mais le ministre du Seigneur. Mon Dieu! que ne m'avez-vous ravi mon fils aux jours de son innocence! J'aurais mieux aimé pleurer sur son tombeau que sur la mort de son âme." Le bon vieillard ne se trompait pas. L'âme de son premier né, de celui dont la naissance l'avait comblé

de joie, cette âme était morte. L'air pestilenciel des écoles avait desséché en elle le principe de la foi pour y substituer l'ambition aux desirs insatiables, et les douces promesses de la volupté à des réalités amères. Le philosophisme avait aussi remplacé les pieuses croyances de Charles et s'était hâté de diviniser ses vices, pour que ce jeune cœur, qui avait appris à aimer Dieu et la vertu, se décidât à franchir la barrière que le remords mettait encore entre lui et l'abîme des passions.

Si Charles fût resté au village, l'amour du bien se serait enraciné dans son âme ardente; il eût aimé la vertu, la noble bienfaisance, les améliorations utiles à ses semblables, comme il aime plus tard, hélas! les honneurs et l'argent. Le général sacrifia tout pour arriver au bonheur d'entendre les trompettes de la renommée publier son nom. Qu'est-ce qu'un nom que la célébrité seule environne et qui ne rappelle aucune vertu! La gloire du héros s'évanouit quand on ne peut estimer l'homme.

Le sensualisme, qui était l'idole du général, avait anéanti dans son cœur les chastes et pures affections de la nature, et à sa suite l'indifférence vint paralyser peu à peu les sentiments de fils, de frère et d'ami. Cette paralysie morale le conduisit à une tristesse habituelle dont il ne sortait plus qu'en donnant dans les plus coupables excès. Il était tombé si bas qu'il charchait à s'aveugler sur lui-même pour ne pas se mépriser, et il se crut véritablement philosophe, lorsque, étouffant en lui tout remords, il ne demanda plus que deux choses: au présent, de l'or et des voluptés; à l'avenir, le néant. Cependant la honte lui faisait dérober dans le secret ses dégoûtantes orgies. On avait bien quelques soupçons fâcheux sur ses mœurs; mais le général était un si grand homme de guerre, son air était si noble, si imposant que la foule s'inclinait avec respect devant celui qui ne méritait que son mépris! O jugement des hommes, que tu es vain et misérable, aux yeux de la sagesse!

Ces réflexions assaillirent l'esprit du curé en retournant chez lui. Ce qu'il avait entendu dire de mal du général serait-il vrai? Le vénérable pasteur le craignit, et, oubliant l'insulte qu'il venait de recevoir, il pleura des larmes de sang sur ce Charles qu'il avait tant aimé, et s'endormit en répétant cent fois: "*Mon Dieu, pardonnez-lui.*"

L'apparition de ses enfants fut pour M. Vernon une source d'amers chagrins qui ne le quittèrent plus. Les adieux furent froids avec Charles; avec George, ils furent déchirants. Le vieillard s'attachait au cou de ce bon fils, comme le malheur s'attache à sa dernière espérance; il ne pouvait se décider à le laisser partir, quoique Charles, déjà monté dans sa voiture, appelât George avec colère. D'un autre côté, Thérèse retenait son frère par la main, et lui disait à travers mille sanglots: "Reste, mon ami; vois mon père, regarde ses larmes, sa douleur! oh! reste, reste!" et tous les gens de la ferme pleuraient et joignaient leurs supplications à celles de la jeune fille.

George, dévorant ses larmes avec peine, s'échappa des bras de son père, et bientôt le bruit de la voiture qui s'éloignait avec rapidité tira M. Vernon de sa stupeur; il s'écria par une triste prévision: "Je ne les verrai plus..."

La vieillesse éמושse les forces de l'âme presque autant que celles du corps: l'homme ne sait plus souffrir quand les glaces de l'âge ont détruit l'énergie de son caractère, sans refroidir son cœur. Aussi vit-on M. Vernon s'affaiblir sensiblement après le départ de ses enfants. Six mois s'étaient à peine écoulés depuis cette époque, qu'il tomba dangereusement malade; il vit la mort avec le calme d'une conscience en paix, et expira en bénissant sa fille. Il fut enterré près de ses pères, dont trois générations l'avaient précédé. Une simple pierre couvrit sa dépouille mortelle, et les larmes du pauvre y gravèrent la plus touchante, la mieux méritée des épitaphes. Thérèse, dont la douleur était inexprimable, écrivit sur-le-champ à ses frères qui venaient de prendre leur quartier d'hiver, après la signature de la paix.

A continuer.

AVIS AUX INSTITUTEURS.

A VENDRE,

LE PETIT ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE DU CANADA, suivi de *Notions sur la Grammaire Anglaise et sur l'Arithmétique*. — Prix, 5 schellings la douzaine; 6 deniers en détail. — S'adresser au Bureau des MÉLANGES ou à l'ÉVÊCHÉ.

LIVRES

ECCLÉSIASTIQUES, DE PIÉTÉ, D'ÉCOLE,
ETC. ETC. ETC.

LES Soussignés offrent en vente un ASSORTIMENT limité de LIVRES ECCLÉSIASTIQUES, et de PIÉTÉ, CATHOLIQUES, en FRANÇAIS

et en ANGLAIS, le tout à des prix très-modérés. Ils prennent aussi la liberté d'inviter respectueusement MM. les Curés et les Commissaires d'Écoles, à voir leur collection de PAPERIE, LIVRES D'ÉDUCATION, en ANGLAIS, publiés avec l'approbation des Supérieurs Ecclésiastiques et de M. le Surintendant de l'Éducation, etc., etc.

ARMOUR & RAMSAY.

LES mêmes Messieurs recevront et enverront chaque mois en Europe tout ordre qui leur serait confié pour LIVRES, lesquels leur arriveraient au printemps, et par le moyen de leurs agents à Londres, à Paris et à Bruxelles, ils exécuteront ces ordres avec promptitude et à des prix modérés.

ARMOUR & RAMSAY.

A VENDRE,

LES OUVRAGES DE BENOIT XIV. 7 vol. in-folio.
DICTIONNAIRE DE POUTAS. 3 vol. in-folio.
MATHÉMATIQUES DE BEAUT. 4 vol.
HISTOIRE DU BAS-EMPIRE. 24 vol. in-12.
GÉNIE DU CHRISTIANISME, par CHATEAUBRIAND.
ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM, par CHATEAUBRIAND.

—DEPLUS—

Un bon nombre d'autres ouvrages bons pour MM. les Ecclésiastiques. — Pour plus amples informations s'adresser à MESSIRE PLAMONDON à l'Évêché.

A VENDRE,

A CE BUREAU ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
ET MARCHANDS DE CETTE VILLE,

LE CALENDRIER POUR 1846.

Prix: £1 la grosse; 2 schellings la douzaine.
7 Novembre 1845.

Livres

A L'USAGE DES
ÉCOLES CHRÉTIENNES ET AUTRES,
A CINQ PAR CENT,

Meilleur marché que partout ailleurs.

LES Soussignés viennent encore de réduire les prix de leurs Livres à l'usage des Écoles, il devient inutile pour eux d'en fournir de nouveau une liste avec prix, exposés qu'ils sont d'EN RÉDUIRE ENCORE LES PRIX DE JOUR EN JOUR, ils s'engagent à les vendre A CINQ PAR CENT, MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS, POUR ARGENT COMPTANT.

E. R. FABRE & Cie.

Rue St. Vincent, No. 3,
6 novembre 1845.

ORNEMENS D'ÉGLISE

ATTENDUS TRES PROCHAINEMENT.

LE SOUSSIGNÉ recevra à Montréal, par les premiers arrivages d'automne UN ASSORTIMENT TRES VARIÉ d'ornemens et d'étoffes d'Église, avec leurs fournitures complètes.

On pourra par là même choisir entre des ornemens faits en Europe, et les différents genres d'étoffes à faire confectionner en ce pays.

J. C. ROBILLARD.

Agent pour ornemens et objets d'Église.

Montréal, 15 septembre 1845.

GARNITURE COMPLETE

(EN DRAP D'ARGENT BROCHÉ EN OR FIN RELEVÉ.)

A VENDRE.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir et offre à des PRIX réduits,

UNE CHASUBLE, Fond drap d'argent gaufré (mat.)

avec croix sur fond d'argent bruni, (luisant), broché en or, relevé et tout

2 DALMATIQUES. Fond ditto ditto ditto ditto ditto

ORFROIS ditto ditto ditto ditto ditto

UNE CHAPE, Fond ditto ditto ditto ditto ditto

CHAPERON et BANDES ditto ditto ditto ditto ditto

LA CROIX, porce, un chiffre de MARIE, broché tout or, au milieu d'une GLOIRE or et argent.

LE CHAPERON, porce, un CŒUR DE MARIE " or et argent "

N. B.—Un filet CRAMOISI court autour de toutes les brochures, et fait saillir avec beaucoup d'avantage, le contraste de l'or mat, sur fond bruni.

S'adresser par lettre à

J. C. ROBILLARD, No. 5, Nassau St.
New-York.

AGENCE D'ORNEMENS ET OBJETS D'ÉGLISE.

A. MONTRÉAL CHEZ LES SŒURS GRISSES (HOPITAL-GÉNÉRAL.)
 A QUÉBEC " MM. J. ET O. CRÉMAZIE, RUE STE. FAMILLE, No. 9.
 A NEW-YORK " J. C. ROBILLARD, RUE BEAVER, No. 32.

MESSIEURS LES CURÉS apprendront sans doute avec plaisir que dans le but de faciliter leur choix et d'accélérer l'expédition de leurs commandes, les Dames de l'Hôpital Général viennent d'accorder au Soussigné, leur puissante entremise auprès du Clergé de ce Diocèse.

Les doutes qu'on aurait pu entretenir, lors d'une annonce précédente au sujet des précieux avantages de cette nouvelle voie d'importation d'objets d'église, ne peuvent manquer de disparaître aujourd'hui, en présence de la recommandation et du concours de l'Établissement si respectable qui veut bien devenir intermédiaire des ordres à remettre au Soussigné.

Dans l'exécution des objets désirés, les fabricants s'attacheront spécialement à la nouveauté des dessins, à la bonne qualité et surtout aux bas prix qui ont déjà signalé les divers ornemens livrés au clergé des États-Unis et de ce pays.

POUR PLUS AMPLES DÉTAILS, les MM. du Clergé voudront bien s'adresser à l'HOPITAL-GÉNÉRAL où sont mis en vente, quelques ornemens dont le bon goût ne peut manquer de plaire et d'obtenir de nouvelles commandes.

ON y trouvera aussi des ECHANTILLONS

DE DRAP D'OR ET D'ARGENT.
 SATINS DE DIVERSES COULEURS.
 DAMAS BROCHÉ OR OU ARGENT.
 ORFROIS DE DALMATIQUES
 " " CHAPES.

—DE PLUS—

CROIX DE CHASUBLES ASSORTIES,
 ÉTOILES PASTORALES
 SUR DAMAS BLANC, VERT, VIOLET, CRAMOISI ET NOIR.
 BROCHÉ OR OU ARGENT AVEC OR SANS COULEURS.
 GLANDS DE DALMATIQUES ET D'ÉTOILES.
 FRANGES ET GALONS OR FIN
 " " OR MI-FIN,
 " " SOIE JAUNE ET BLANCHE.

Il est important d'observer que le but de l'agence acceptée par les DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL n'étant que de concentrer les ordres de ce diocèse; les articles livrés à leur établissement seront tous portés aux prix de la facture originale qui sera adressée directement et sans entremise, si on le préfère.

N. B. Les ornemens qu'on voudra faire confectionner en ce pays, seront importés au complet des étoffes, galons et franges nécessaires et confiés si on le désire, aux talens si connus des DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL.

J. C. ROBILLARD, 32, Beaver St.
 New-York.

ATELIER DE RELIEUR.
CHAPELEAU & LAMOTHE,

REMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBLIC en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. GABRIEL, faisant face à la rue Ste. THÉRÈSE à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—

Ils ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MARCHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MAGASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des FRÈRES de la DOCTRINE CHRÉTIENNE et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—AUSI—

Ils sont prêts à exécuter toutes RELIURES de LIVRES suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un PARTAGE des OUVRAGES.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 19 juin 1845.

V. BRASSART,

PROFESSEUR DE CLARINETTE,
 ÈLÈVE DU CÉLÈBRE STRADIO.

Ex-Professeur du Prince de Chimay, en Belgique.

RECEMMENT arrivé en cette ville, à l'honneur d'informer les amateurs de la MUSIQUE VOCALE ET INSTRUMENTALE qu'il est prêt à faire des ÉLÈVES, soit pour la Musique Vocale, pour la Clarinette ou pour former des BANDES MUSICALES. Il ira donner des leçons à domicile. S'adresser, rue St. Constant, No. 150, faubourg St. Laurent, maison de M. JOHN RATTER, 4ème. porte en montant la rue.

11 novembre 1845.

PROSPECTUS

DE LA
 PUBLICATION D'UNE NOUVELLE
 CARTE GÉOGRAPHIQUE
 DU
 CANADA
 ET DES PROVINCES ADJACENTES, &c
 PAR
 JOSEPH BOUCHETTE, D. A. G.

LE SOUSSIGNÉ ayant pris des arrangemens pour la publication de la Nouvelle Carte ci-dessus mentionnée, désire soumettre au public le Prospectus suivant:

PLEINEMENT convaincu de l'utilité et de l'importance d'une Nouvelle Carte de la Province du Canada, démontrant la multiplicité et l'étendue des améliorations locales qui ont marqué l'avancement du Pays dans le cours des dernières quinze années, l'AUTEUR, depuis l'Union des Provinces du Bas et du Haut-Canada, s'est laborieusement occupé du renouvellement, de la révision et de l'amélioration de sa Carte des Colonies de l'Amérique Britannique du Nord, publiée à Londres en 1830.

La Carte, ainsi améliorée, contient non seulement un aperçu fidèle du CANADA-UNI, mais embrasse aussi une exacte délimitation géographique des Provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, de Terre-Neuve et de l'Isle du Prince-Edouard, avec en outre une grande section des États limitrophes, et la ligne de division entre les deux Pays, telle qu'établie par le Traité de Washington en 1842.

Elle comprend de plus, sur une échelle détachée, cette section des Domaines Britanniques qui se trouvent entre les Océans Atlantique et Pacifique, et qui s'étend vers le Nord jusqu'aux Mers Polaires, faisant voir les découvertes les plus récentes et le résultat des recherches qui ont eu lieu en cette partie des régions arctiques, et comprenant en même temps le Territoire de l'Orégon.

Dans ses détails, la Carte contient une délimitation scrupuleuse des divisions et subdivisions actuelles du Canada en Districts, Comtés, Seigneuries et Townships; ses organisations municipales et judiciaires; les noms et localités des Paroisses; les Villes et Villages; Canaux et Chemins de Fer, Chemins pavés en Bois et Macadamisés, distinguant les Routes et les Bureaux de Poste, non-seulement du Canada mais aussi des Provinces voisines.

Le tout, couché sur une projection géographique, et sur une échelle de 14 milles au pouce, formera une Carte de sept pieds sur quatre (7 x 4.)

Dans la construction de sa Carte, l'AUTEUR a apporté le plus grand soin et la plus grande attention, et dans sa compilation, a eu recours à des documens dont l'exactitude et l'autorité ne laissent aucun doute; et dont une portion considérable a été recueillie par lui-même à de grands travaux et d'après des informations personnelles qu'il a puisées de sources généralement officielles et authentiques.

L'AUTEUR ose croire que d'après l'état amélioré de la Province et l'Union récente, la publication d'une telle Carte serait d'un intérêt important et utile au Public; mais connaissant la grandeur et le coût de l'entreprise, il a supplié l'aide de la Législature Coloniale, et prend maintenant la liberté de solliciter l'encouragement libéral et le patronage du Public, sans lesquels il ne pourrait espérer de pouvoir accomplir la tâche qu'il est sur le point d'entreprendre.

La Carte sera gravée par les meilleurs Artistes soit d'Angleterre ou des États-Unis.

Le prix de la Carte sera, aux Souscripteurs, de £2 10s. en feuilles—ou £3 montée sur toile et rouleaux.

Les Messieurs de la campagne qui désirent souscrire pourront le faire par lettre, port-franc, adressée à Montréal à

ROBERT W. S. MACKAY

Libraire, No. 115, rue Notre-Dame.

Le Clergé, les maîtres de poste ou autres résidant dans le pays qui précéderont dix souscriptions et qui répondront pour le même nombre, recevront une copie de cette Carte, exempte de toute charge.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. ON s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LERROUX, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re insertion, 2s. 6d.
 Chaque insertion subséquente, 7d.
 Dix lignes et au-dessous, 1re insertion, 3s. 1d.
 Chaque insertion subséquente, 10d.
 Au-dessus de dix lignes, 1re insertion par ligne, 4d.
 Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PRÊTRE.